

Festival « Sa m'aim » 2012

Quelques échos de « La tribune des Tréteaux »

Quels sont les vrais moteurs de la vie en société et comment peut-on s'interroger sur le concept de solidarité ?

C'est le projet de Friedrich Dürrenmatt lorsqu'il conçoit la pièce de théâtre « La Visite de la vieille Dame », reprise par la compagnie « L'Entracte » selon la mise en scène d'Ismaël Moullan.

On est tout de suite plongé dans l'étrange : la scène est envahie par des êtres courbes et tors, vêtus de noir et les cheveux plaqués par un filet aussi noir que le décor et les modules géométriques qui meublent l'espace ; entre créatures de la nuit, sorcières et prolifération fantomatique, la déambulation chorégraphiée, un peu à la manière de Pina Bausch, surprend et dérange. Les visages apparaissent blafards et les mains livides semblent tentaculaires, des mains prêtes à griffer, à saisir, comme des armes, des menaces, des instruments mortifères. Et tous de crier, grinçants, bouches hurlantes : « Güllen ».

Sous la lumière bleutée qui donne une impression de la nuit indigo, avec ce maquillage sombre au niveau des yeux, une laideur belle s'installe : la laideur d'un univers de décombres, de ruines, de cimetièrre (la capitulation de l'Allemagne remonte à dix ans quand cette pièce est écrite et le pays est en pleine reconstruction) et la beauté d'un parti pris de mise en scène où la musique de René Aubry, « Sirtaki à Helsinki », vient rehausser tout un jeu de formes et de difformités qui agit déjà comme un effet de miroir : est-ce cela, ce que nous sommes ?

L'histoire s'installe alors, progressivement, dans un délai qui impatiente tous ces personnages rendus à la lumière d'un jour factice. Ils attendent un train et, par ce biais, la venue de la richissime Claire Zahnassian, la « vieille dame », une « enfant du pays », qui vient célébrer ses énièmes noces dans la ville de Güllen, dont la pancarte a chu au sol, de travers, écornée, comme une ville oubliée, hors du monde.

Et la caricature joue déjà, un cynisme latent, car « Güllen », en allemand, signifie « le lisier, le fumier » : dans quelle fange cette population où chacun est semblable à l'autre dans la noirceur de son habillement qui apparaît au diapason de son âme dégradée, dans quelles cendres piétine-t-elle ?

Et tous de rivaliser de courbettes devant cette femme extravagante qui descend enfin du train (rendu par la tonitruance des jets de vapeur et de la mécanique en mouvement). On porte pour elle de lourds bagages, une cage avec une panthère noire et un cercueil ; mais d'une milliardaire rien n'étonne vraiment, tout s'accepte. L'attente d'une aumône point déjà dans les esprits.

Grand manteau, chapeau à voilette, toute en noir, comme en deuil, celle qui a décidé de revenir au pays de sa naissance pour se marier porte la mort en uniforme, avec surtout des gants écarlates qui contrastent comme une tache de sang. Elle apparaît comme la générosité même, en offrant un milliard à la ville pour sa renaissance, pour qu'elle sorte de la crise où elle s'est enfoncée, du marasme économique qui s'est abattu comme une malédiction.

Mais tout don a, ici, sa contrepartie : elle réclame la mort et le cadavre (le cercueil est prêt) de son ancien amant, Alfred III, en échange de ces largesses salvatrices.

On apprendra qu'elle est, après deux accidents, handicapée et appareillée de prothèses qui en font concrètement une femme morcelée ; ce qui révèle l'incicatrisable, la brisure originelle : la trahison du seul homme qu'elle ait jamais aimé, Alfred, dont elle veut emporter la dépouille à Capri pour l'avoir près d'elle à jamais.

Cette condamnation à mort est à la fois vengeance effroyable et cri d'amour blessé.

On saura qu'elle a intenté un procès contre Alfred pour l'avoir mise enceinte, que ce dernier a soudoyé un faux témoin, castré et aveuglé depuis, qu'elle a pris à son service. La ville s'est offusquée que cette fille de rien ait pu mettre en cause un homme de bien. On l'a chassée en hiver, elle a accouché d'une enfant qui est morte d'une méningite ; le sort s'est acharné sur elle, elle a vendu son corps jusqu'à ce qu'elle rencontre le très riche Zahnassian qui l'épouse et la couvre d'or.

Bien sûr, toute la ville fait corps avec Alfred et jure de le protéger, les « braves gens » se drapent dans leur dignité. Ils refusent le pacte. Mais peu à peu, tous réapparaissent avec des signes extérieurs de coquetterie, de luxe dont ils n'ont pas les moyens. Tous se pavanent. On tue la panthère noire qui s'était échappée de sa cage. Symboliquement, on tue déjà une forme d'Alfred que Claire, jeune fille, appelait « ma panthère noire » ; elle était sa « petite sorcière ».

Alfred essaie de la reconquérir, de l'amadouer en l'emmenant sur les lieux de leurs amours passées, à la Forêt de l'Ermitage, mais rien n'y fait, Claire demeure inflexible. Il lui ment : « c'est pour ton bien que j'ai épousé Martha », en omettant que sa femme était riche. Mais elle saura lui répondre : « Tu as choisi ta vie, tu m'as imposé la mienne ! »

La ville bruit et murmure. En cercle, tous les êtres sombres claquent de la langue, les ragots vont bon train. Derrière les sourires de façade de tous ces individus rendus laids par leur médiocrité (ah ! la trouvaille de la lampe de poche sous le menton pour des conciliabules de monstres ! Et le choix de la lumière verdâtre qui rend tous les personnages cadavéreux, haineux d'envie, décomposés par l'appât financier qui n'en finit pas de grossir !), germe la tentation de la possession et du pouvoir.

Alfred tente de fuir mais il ne le peut ; la foule de tous ces êtres aussi sombres que des rapaces nocturnes, est là : « La ville t'accompagne. »

« Je suis perdu. » De fait, il est seul, ramené à la situation de Claire que l'on a chassée sans pitié parce qu'elle n'était pas d'une famille respectable et qu'elle portait dans son ventre la preuve de son déshonneur.

A la fin de la pièce, dans une sarabande presque satanique de personnages ignobles, sans qu'on sache comment ni par qui Alfred est tué. On conclura à une attaque cardiaque, « de joie », probablement.

Le sacrifice a eu lieu. Claire repart pour Capri et Güllen gagne une prospérité exceptionnelle. Le repas des fauves peut être consommé. La corruption les dévore de l'intérieur.

Sur scène tous se figent, la main tendue vers l'aumône monstre, sans aucun remords ni repentir ; c'est comme s'ils avaient mérité cette récompense.

L'ère des délations et des enrichissements frauduleux durant la Deuxième Guerre mondiale n'est pas si loin. Il suffit d'un élément catalyseur pour que déborde la noirceur refoulée qui nous habite.

On assiste à un spectacle original, dont la mise en scène exacerbe le projet de Dürrenmatt qui est de monter une « tragicomédie » miroir de l'âme humaine versatile, duplice et criminelle. Nous sommes tous des assassins en puissance et la voix délibérément un peu nasillarde que prennent les comédiens, ajoute au cynisme qui marque l'ensemble.

C'est esthétique malgré l'horreur de soi à laquelle on est ramenés par ce choix des costumes, de la musique et de la « ronde » obscure du malheur. Alfred est le « bourreau de soi-même », il est cet « héautontimorouménos » qui paie de sa vie ses turpitudes passées. Claire ajoute à sa vengeance désespérée la responsabilité de son meurtre qui relève de l'acharnement et qui ne peut l'apaiser. Les autres, citoyens d'une ville ruinée qui retrouve une vie florissante au prix d'un processus mental sacrificiel et parjure, sont des grotesques à la Breughel ou à la Jérôme Bosch.

C'est un spectacle très pessimiste sur l'humanité dégénérée par la cupidité et dont l'humour noir amène à un sourire presque gêné. On rit de la pire vision de soi et des autres. Et il n'est pas de rédemption possible !

Bravo pour ce choix courageux – différent et qui prend le risque de déplaire – d'un jeu autre, dépouillé de tout décor, point n'est besoin d'enluminure ! C'est très bien servi par une troupe soudée qui se connaît bien. Brigitte Grasset est un « maire » remarquable de bassesse, Rosen Collobert est une « vieille dame » habitée par son rôle, Paul Tarroux a la densité de jeu requise par le personnage d'Alfred III. Tous, au fil des représentations, ont investi leurs personnages d'une force renouvelée ! La métamorphose des comédiens en créatures adoratrices du dieu Argent et qui multiplient les alibis et autres faux-semblants, en ces êtres interchangeables et pourtant si bien composés, crée une harmonie sombre qui intrigue et qui séduit. C'est une bien belle représentation !

Nous avons beaucoup apprécié ce spectacle très affirmé, dense et raffiné dans la violence des comportements évoqués. Que vivent cette recherche et cette réflexion sur les textes : cela renouvelle le théâtre ! On ne peut que se

réjouir d'une telle créativité, une beauté de la laideur se déploie, ainsi qu'une tonalité particulière, comme une musique, de la médiocrité hypocrite aux arrière-pensées machiavéliques.

Le public ne s'y est pas trompé et les rappels ont fusé.

A voir, absolument !

J.